

**ANDRE SUARES ET LA  
TENTATION  
MEDITERRANEENNE**

**Robert PARIENTE**

Il en va des écrivains comme de leurs livres : les plus profonds ne sont pas toujours les mieux connus ou reconnus. Ainsi, les médias occultent-ils souvent des astres de première grandeur dont on a limité le rayonnement, voire éteint les feux, sous prétexte qu'ils n'éclairaient pas suffisamment l'attente du public.

Bien qu'il ait été l'un des plus importants écrivains de notre siècle, André Suarès fut longtemps l'un de ces exclus. Né à Marseille en 1868, dans une famille israélite d'origine italienne du côté paternel, et provençale du côté maternel, André Suarès fut souvent considéré dans les années 20 comme l'égal de Gide, Valéry, Claudel. Admiré par André Malraux, avec lequel il correspondit fréquemment, par Bergson, Stefan Zweig, Rouault, Bourdelle, et de nombreuses autres célébrités, il laissa à sa mort, en 1948, une oeuvre considérable de près de cent ouvrages, sans compter vingt mille pages inédites.

Suarès se définissait comme un messenger de la beauté, un rêveur d'émotion, un conquérant de la grandeur. Il prit le risque démesuré de s'époumonner à prêcher dans le désert, à tenter de laver notre société de ses souillures et de ses préjugés, face à ceux dont les voix propageaient les pires accents du fanatisme. Il stigmatisa les compromissions, les moeurs politiques de son temps, il flétrit l'obscurantisme, la tyrannie, il condamna les profiteurs et critiqua tout ce qui était mensonger et contraire à l'éthique dont il se réclamait. Il se voulut indépendant de toute faction politique, de droite ou de gauche, idéologique ou religieuse. Ce fut sa force et sa faiblesse, car il dérangeait l'ordre établi. Sa voix venait de trop haut pour trouver un écho dans le marais des lettres. La médisance, le mépris, la haine, la calomnie le caricaturèrent et l'écartèrent d'une notoriété durable à laquelle il aspirait secrètement.

D'où la seule issue qui finit par s'imposer à lui : la solitude dont il fit sa révolte. Dès lors, cet homme tout de passion résolut de communier avec les grands esprits du passé ; il s'identifia à eux et conçut de saisissants essais sur Montaigne, Michel-Ange, Shakespeare, Cervantès, Baudelaire, Dostoïevski, Tolstoï, Rimbaud, Verlaine, Wagner, Péguy, Debussy.....Sous sa plume, ses portraits devenaient incandescents.

Fixé à Paris à partir de 1897, André Suarès demeura cependant toute sa vie un homme de la Méditerranée, bien qu'il se réclamât aussi d'une ascendance bretonne (par sa grand-mère maternelle). Recru de culture hellénique et romaine, il ne cessa jamais de se référer à l'univers mythique de la Grèce antique, sans pour autant oublier ses racines italiennes, espagnoles, provençales.

Ses terres d'élection enserrent ainsi le bassin méditerranéen et ses préférences vont d'Euripide et Sophocle à Daumier, en passant par Virgile, Dante, Michel-Ange, Verrochio, Cervantès, Goya. La Provence, où il séjourna à maintes reprises, après y avoir passé sa jeunesse, demeurait cependant le lieu où il pouvait se ressourcer et retrouver la joie de vivre, loin des tumultes de Paris.

Pourtant son amour pour la Grèce dépassa sans doute tous ses autres coups de coeur. Jeune collégien, au lycée Thiers de Marseille, il s'immergeait dans les tragédies des Grands Hellènes qu'il lisait dans le texte, d'où cette constante qu'on retrouve tout au long de sa carrière : Athènes est la racine de l'intelligence ; Aristophane, Aristote, Eschyle, Euripide deviennent ses premiers dieux ; il cultive également les grands mythes, tels ceux de la Toison d'or, des Sirènes, de Médée, de Circée, des Argonautes, de Némésis, dont il s'efforce de dégager la signification philosophique par des aphorismes, à la manière du style présocratique. Des centaines de pages, dont la plupart ont été détruites par leur auteur ou demeurent encore inédites, naissent ainsi de sa plume dès 1885. Il s'intéresse aussi aux savants et aux philosophes affirmant par là l'aspect esthétique de la science : Hippocrate,

Archimède, Euclide accompagnent Eschyle, Aristophane, Platon, dans ce qu'ils ont de divin et de magique.

A la recherche de la connaissance absolue, Suarès bâtit un rêve qui ne se réalisera jamais, car il renoncera à tous les projets de voyage qu'il avait envisagés dès les premières années de ce siècle. Il ne visitera donc pas son "Eldorado". Cette frustration du voyage convoité ne l'empêche pas d'adapter à sa manière la *Tragédie d'Elektre et d'Oreste*, publiée par Charles Péguy aux Cahiers de la Quinzaine en 1905, de conter la légende d'*Achille Vengeur* (publié par Vers et prose) ou le drame d'*Ellys et Thanatos* (publication posthume chez Rougerie). Il donnera aussi *Temples grecs, Maisons des Dieux*, texte qui célèbre la beauté des temples qu'il n'a pu hanter en Grèce, mais qu'il a découverts en Sicile, au cours de son premier voyage en 1895.

Naissent ainsi de somptueuses pages de prose lyrique : Agrigente, Ségeste, Selinonte le consolent de ne pas connaître l'Attique, le Parthénon ou Olympie. Dans ces textes, on peut découvrir la métaphysique très personnelle de Suarès, qui allie poésie, science, beauté pour une sorte d'initiation à la grandeur.

Mais c'est à travers ses correspondances que l'on comprend le mieux la pensée de Suarès. Elle s'y dévoile sans fard, sans précaution d'aucune sorte. La plainte ou l'appel d'un cœur blessé s'y expriment en toute liberté.

De 1922 à 1929, Suarès échange ainsi une centaine de lettres avec le grand sculpteur Antoine Bourdelle, dont l'épouse, une de ses anciennes élèves, est grecque. Dans ses lettres, Suarès s'explique, se justifie, se met à nu :

"je n'avais pas 20 ans, écrit-il au grand statuaire, le 17 août 1922, quand j'achevais la *Tragédie d'Elektre*. J'ai voulu purger la pensée grecque de tout ce qui est local, éphémère et féroce dans la légende, pour n'y laisser que le pur sentiment humain, l'âme de tous les temps, mais dans l'ordre et la lumière attiques. Je suis loin d'y avoir réussi. L'essentiel est d'en avoir eu le suprême désir dès mon plus jeune âge...La réconciliation de l'antique et du moderne, poursuit Suarès, voilà toute la loi, tout le destin de l'art à mes yeux, depuis que j'existe. Nous sommes les moins musiciens de cette religion là et nous devons en ordonner la liturgie"

A propos des temples, Suarès explique à son ami, le 21 novembre 1923 : "La vraie beauté est ce qui dure, ce qui est fixé dans ses proportions justes, une fois pour toutes, où les nombres de l'esprit sont arrêtés dans la plus belle forme qu'il leur soit donné d'atteindre, celle qui les accomplit et les révèle du même coup."

Le 17 mars 1924, Suarès évoque l'un des poètes les plus puissants par la pensée, Euripide (c'est d'ailleurs ainsi qu'il surnomme Bourdelle) : "Voilà Euripide. En art, il a fait la révolution d'Athènes, comme Socrate dans la science. Il est très rare qu'un poète soit l'homme de la révolution et du changement. Euripide l'était : mais au lieu d'y altérer ou d'y perdre la poésie, il l'accroît et l'élève... Le grand classique garde la majesté de marbre, la force précise du modèle, et il enferme une pensée vivante dans la matière immuable d'une admirable forme."

Après la mort de Bourdelle, survenue en 1929, Suarès poursuit le dialogue avec la veuve de l'artiste qui l'invite, à plusieurs reprises, à l'accompagner en Grèce. Le 27 mai 1936, il refuse : "Ne me demandez pas davantage pourquoi je reste où je suis. Le voyage vient trop tard. Je préfère à tout le peu que je puis faire encore : ce que je sais est la prison où je suis. Si j'avais 30 ans, voire 40, je me mettrais en route. Rien pour moi n'est venu à temps. Il me faudrait mille ans de vie... Je sais que ce vœu est absurde, mais j'en avoue la folie parce qu'il explique ma conduite et mon caractère."

Pourtant, deux ans plus tard, c'est Suarès lui-même qui demande à Madame Bourdelle de l'accompagner en Grèce : "On m'invite à faire le voyage en Grèce. Si vous voulez en être, je pars pour Athènes avec vous .... Vraiment, mon sort se joue en ce moment : c'est ma dernière chance de jamais voir l'Acropole et de contempler le monde, couché au pied d'une colonne du Parthénon. J'ai fait, l'autre jour, un songe d'une clarté éblouissante. J'ai vu le Lycabette comme une pierre d'argent et le Parthénon comme une fleur d'or vermeil. Et j'étais en mer, une mer violette, pailletée de diamants. Les dieux ont peut-être voulu m'avertir que je n'avais pas besoin d'aller en Grèce pour y être".

Les derniers mots d'un rêve avorté viendront quelques mois plus tard, le 2 août 1938, comme un testament spirituel : "il y a longtemps que j'ai choisi Olympie, en avril, pour un des deux ou trois lieux du monde où je voudrais quitter la vie. Inconnu et même sous un autre nom que le mien. Quel que soit mon âge, il faut que je meure enfant".

Pourtant Suarès n'en avait pas encore fini avec la Grèce. Alors qu'il mène depuis 1932 un grand combat contre Hitler et les Nazis et que se lève le cataclysme qui va dévaster l'Europe, Suarès envoie à Madame Bourdelle, en date du 11 septembre 1939, un message angoissé : "C'est Démosthène qui avait raison : il répétait sans cesse aux Athéniens qu'il ne faut jamais pactiser avec les Barbares. On ne l'a pas cru... Il y a toujours un Démosthène dans une Athènes ; mais il n'y a presque jamais un gouvernement pour l'entendre et le croire."

A l'un de ses plus fidèles amis, Maurice Pottecher, créateur du Théâtre du Peuple, Suarès avait évoqué, dès 1923, d'autres points de repère grecs : "Ce n'est pas que je sache Sophocle par coeur, mais j'en lis ; et je relis aussi mon cher Pindare, le plus Grec des Grecs, il me semble : il est curieux que j'en sois si proche. Avec un très faible effort, il m'arrive de penser en bas-relief immobile, rêveur qui touche son rêve de la sorte, et le modèle : la musique fait tout le mouvement ; et il y a l'harmonie intérieure que j'entends, à défaut de la mélodie sonore."

Les sources grecques ne tariront pas dans l'oeuvre de Suarès. Les racines latines et italiennes ne sont pas moins profondes, qui attirent l'écrivain à cinq reprises dans la péninsule. Cette attirance relève d'abord des origines mêmes de sa famille paternelle. Son père, avant de se fixer très jeune à Marseille, est né à Gênes. Son grand-père appartenait à l'importante communauté israélite de Livourne.

C'est donc de sa propre découverte familiale que Suarès se met en quête en 1895. Son père est mort trois ans plus tôt au terme d'une très longue et très douloureuse maladie ; sa famille, riche naguère, a perdu tous ses biens.

Après une longue période de claustration, Suarès se met en mouvement pour répondre aussi à d'autres exigences : celles de l'action, de la recherche de la spiritualité et de l'aventure de l'art. Cet itinéraire, André Malraux à son tour l'épousera plus tard.

L'Italie devient ainsi un territoire à défricher et déchiffrer qu'il arpente du nord au sud, et qui mobilise une grande part de son activité intellectuelle pendant près de quarante années. A la recherche de la grandeur, il croise tous les mythes et tous les fantômes qui hantent son imagination : ses ancêtres, mais surtout les grands artistes qu'il admire, du Quattrocento à la Renaissance, et les conquérants, qui ont modelé l'Italie à la fin du Moyen-Age.

Avant de commencer cette quête, Suarès a subi l'influence d'un cousin qui lui fut si cher qu'il l'appelait, dans ses lettres, "mon second papa" : fils aîné de sa tante Hortense, Edouard Petit, professeur agrégé d'histoire et futur inspecteur général de l'Instruction Publique, écrivit de nombreux livres, dont une monumentale histoire d'Andréa Doria, l'un des

plus fameux condottiere des XVe et XVIe siècles. Cet ouvrage offert au jeune Félix (ce fut le prénom de Suarès jusqu' en 1899) imprégna l'esprit du futur écrivain à un tel point qu'il faut voir dans ce texte le point de départ du plus grand et du plus beau des livres de Suarès : *Voyage du Condottiere*, ouvrage composé à plusieurs époque, à partir de 1895 jusqu' en 1909 -1er tome, *Vers Venise* ) ; puis de 1920 à 1932 (2eme et 3eme tome, *Florence et Sienne*). A ces textes d'une prodigieuse et exubérante beauté formelle s'ajoutent ceux de *Temples grecs, Maisons des Dieux*, sur la Sicile, rédigés à partir de notes prises en 1895, mais publiés seulement en 1937, avec des gravures de Matosy, et ceux de *Rome*, également conçus en 1895, mais demeurés inédits jusqu'à leur prochaine parution en 1997 chez Plon.

Dans ces quelque mille pages sur l'Italie, sans compter les ébauches, le voyageur, c'est-à-dire Suarès lui-même, s'identifie au Condottiere, si bien qu'on ne sait jamais s'il est le narrateur ou le héros d'une étonnante aventure initiatique où il se dédouble une seconde fois sous le nom de Caërdal (quêteur de beauté en celte).

Les villes qu'il traverse et où il s'attarde deviennent des personnages ; il n'en finit pas de diriger ses pas vers un but inaccessible afin de découvrir l'infini de la perfection, au terme d'un itinéraire mystique parsemé de fantômes, de douleurs, de joies, d'amour, de rêveries, de conquêtes spirituelles et artistiques. Pour Suarès, ses campagnes d'Italie constituent une rémission au mal de la solitude et de l'inassouvi. En 1895, toutes les chroniques sur Rome qu'il adressa à la Revue de Paris furent refusées. Il lui fallut attendre 1909 pour que la Grande Revue publiât en pré-originale la plupart des chapitres composant *Vers Venise*, première partie du *Voyage du Condottiere*.

Au fil de ses pérégrinations, Suarès sort du sépulcre dans lequel il s'était laissé ensevelir. Tout en cultivant les thèmes de la mort, de la dévastation et du nihilisme, il modèle l'existence de l'Italie des créateurs ; il connaît en même temps un puissant sursaut de vitalité et use de son génie pour faire revivre une époque qui n'est plus, mais dont les chefs d'oeuvre témoignent de l'immortalité.

Venise, qu'il aborde pour la première fois en 1902, symbolise l'amour, le charme exquis, l'embrasement de la couleur : le pourpre du sang revient d'abord sans cesse dans ses lignes comme un signe dont il se détache insensiblement au fil des jours et des nuits. Contrairement à Maurice Barrès, qui s'en tient principalement aux reflets de la décadence, Suarès entonne un chant de résurrection : "Je finis, écrit-il, la tragédie de la mort et du désespoir le plus sombre que je portais depuis dix ans..."

L'or surnaturel émerge de la lagune et efface peu à peu les traces de sang. Cette purification est une conquête du rêve que le Condottiere entend mener à son terme.

Dès son adolescence, Suarès a découvert Stendhal auquel il ressemble par bien des points; comme son aîné, il s'affuble de pseudonymes mystérieux. L'appel de l'Italie est né aussi de ses lectures qui lui ont permis de situer Stendhal parmi ses références absolues. A trois-quarts de siècle de distance, Venise est leur lieu de convergence. Dans son journal, le 26 juin 1817, Stendhal écrit : "Je regarde cette mer tranquille et au loin cette langue de terre qu'on appelle le Lido, qui sépare la grande mer de la lagune et contre laquelle la mer se brise avec un mugissement sourd ; une ligne brillante dessine le sommet de chaque vague, une belle lune jette sa paisible lumière sur ce spectacle tranquille ; l'air est si pur que j'aperçois la mâture des vaisseaux qui sont à Malamocco dans la grande mer."

En écho à Stendhal, Suarès écrit en 1909 en une prose infiniment plus lyrique : "Le lido s'ensevelit sur la lagune violette. Venise amoureuse se couche dans la nuit. Sur la soie des eaux, quelques fils d'or s'éteignent. Un à un, les feux de la Giudecca piquent l'air. Et les mâts

sont plus noirs sur le ciel profond et tendre. Ils lèvent le doigt au-dessus des lampes vertes et des feux rouges. Ils appellent la lune et font le signe du silence pour la nuit d'amour."

En 1817, Stendhal poursuivait ainsi son exploration de la Sérenissime : "En douze minutes, ma gondole me fait longer toute la Riva degli Schiavoni et me jette sur la Piazzetta au pied du Lion de Saint-Marc... Ici, l'oeil est toujours à cinq pieds des ondes de la mer et l'aperçoit sans cesse. Quant à la couleur, à Paris tout est pauvre, à Venise tout est brillant : les habits des gondoliers, la couleur de la mer, la pureté du ciel que le regard voit réfléchir dans le brillant des eaux."

A cette langue limpide et précise, Suarès réplique par un poème en prose irradié de passion : "On arrive à Venise comme après tous les méandres de l'insomnie, on finit par descendre sur la plage d'un songe. C'est le ciel immense des salines. Une vasque de rose et d'azur tendre, un oiseau de nacre qu'irise ça et là quelque perle de nuage. Venise est là bas, pointant dans l'ombre....Enfin les clochers pointus sortent de la lagune comme les épines d'une rose...."

Bientôt se dessine l'expression de la voie tracée par Suarès : Venise est une femme désirable à laquelle il faudra bien renoncer puisqu'on ne fait que passer dans la cité des Doges. Ainsi Venise apparaît-elle comme la tentation de la sensualité. Florence sera l'image de l'esthétique absolue et Sienne l'expression de la mystique et du renoncement, ainsi que l'a écrit Christian Liger.

Suarès suit Stendhal à la trace. Entrant à Florence le 22 janvier 1817, le futur auteur du *Rouge et le Noir* écrit : "Enfin, à un détour de la route, mon oeil a plongé dans la plaine et j'ai aperçu, de loin, comme une masse sombre, Santa Maria dei Fiori et sa coupole.. C'est dans ces murs, me disais-je, que la civilisation a recommencé... Les souvenirs se pressaient dans mon coeur, je me sentais hors d'état de raisonner, et me livrais à ma folie comme à une femme que l'on aime....J'ai si souvent regardé des vues de Florence que je la connaissais d'avance ; j'ai pu y marcher sans guide..."

La découverte de Suarès, en 1895, n'est pas moins enthousiaste : "Entrer à vingt ans (en fait il en avait vingt sept) pour la première fois à Florence et se dire, à chaque pas, avec un bond au coeur, au devant de l'esprit "Florence, je suis à Florence", voilà de ces fêtes que l'on ne retrouve plus.

J'arrivai dans la ville-fleur au milieu de la plus courte nuit. Je venais de Prato dans la voiture d'un marâcher qui me laissa sur le quai, au pont de la Trinité...Depuis longtemps, j'avais le plan de Florence dans la mémoire. Mais ma joie l'avait égarée et je ne me souciais pas de l'avoir perdue... Ça et là, je reconnaissais les pierres et le profil des édifices, ces visages qui durent. Et de donner à chacun un nom, je les trouvais plus beaux que tout ce que j'avais pu entendre..."

Quand, sur une période de plus d'un quart de siècle, il écrit *Voyage du Condottière*, Suarès se tient sur le seuil des palais et des musées. S'il y pénètre, c'est pour évoquer les oeuvres d'art et les artistes qui les ornent. S'il décrit les paysages, il les peint par touches colorées, le rouge sang revenant comme un leit-motiv, à la manière d'un impressionniste. Son style use constamment de métaphores ou d'ellipses qu'il convient d'interpréter comme un message initiatique réservé à un petit nombre de lecteurs, les "happy few" comme disait Stendhal. La vie transcendée par la grandeur apparaît ainsi à travers le prisme de la beauté qui substitue l'extase mystique à la vie quotidienne. Botticelli, Giotto, Fran Angelico, Donatello, Michel-Ange, Raphael, Léonard de Vinci, Verrochio symbolisent cette quête ininterrompue de l'absolu, cette conquête d'un Condottière qui est à la fois Suarès et celui qui le conduit sur

les lieux saints. Pour pénétrer dans la vie quotidienne, populaire de l'Italie contemporaine, il faut quitter le Voyage et consulter les correspondances et les inédits sur Rome.

Ainsi en 1909, à son ami Maurice Pottecher, il écrit de Sienne : "C'est le jour du Corpus Domini, la fête Dieu des Italiens... Les quartiers de Sienne forment autant d'antiques confréries, qui répondent plus ou moins aux anciens métiers. Ils ont conservé les vieilles coutumes et les costumes du XVème siècle...J'ai vu des hommes du peuple, les hommes d'âge mur surtout, serrés autour de leurs bannières, pleins d'une piété bourrue et familière, sans faste, sans souci du spectacle, ni de l'effet, sortir de l'église, en procession sur la place, les porte-étendards vêtus en pages de Pinturricchio, c'était l'opéra en plein jour."

Dans une autre lettre, Suarès vante "le peuple charmant. Ici on parle italien comme nulle part. On ne s'adresse à personne qu'on ne vous sourit... Pour si peu d'heures que je suis ici, il me semble que je suis populaire. Je parle aux ouvriers d'art, et ils me parlent volontiers. Je ne m'entoure pas de ma triple haie de silence, de distance et d'effacement glacé. Combien j'aime un peuple qui se laisse aimer !"

Cependant, au fil des décennies, l'expression de Suarès, à propos de l'Italie, change sensiblement. Dans la préface de *Fiorenza*, écrite vingt ans après celle de *Vers Venise*, Suarès évoque le Condottière comme on parle de celui qu'on fut, de celui qui n'est plus. Il écrit : "Tout a changé pour moi. Peu à peu, je me suis dépris de ce que j'adorais enfant. Rares les oeuvres et les grandeurs dont mon âme reste amoureuse... Le monde florentin, ajoute-t'il, est l'image parfaite d'un monde aboli... Adieu musée, et la merveille des musées. Mais il me faut la vie. Car ma vie cherche en tout une vie éternelle."

Pour sa dernière étape, à Sienne, Suarès donne ainsi à la vie la supériorité sur l'oeuvre d'art : "A vingt ans, on met au-dessus de tout la beauté et l'orgueil de la perfection, ce défi au temps, écrit-il au critique littéraire Georges Bounoure. Mais le génie de la vie ne peut se contenter de l'éclatante enveloppe de l'ordre ancien..."

Les événements politiques, qui ont fait basculer l'Italie vers la dictature, ne sont pas étrangers à ce revirement. Le 20 septembre 1928, de Volterra, il écrit à Bounoure : "L'Italie, telle qu'elle est aujourd'hui, semble une énigme. Il serait trop long de vous en expliquer le mystère...Sachez seulement qu'il est là bas un homme qui tient tout un peuple dans sa main. Ce peuple le laisse faire. Et pourquoi pas ? A défaut d'être libre et d'en sentir l'incoercible besoin, il est méritoire de donner quelque chose à l'instinct de la grandeur."

Suarès raidira bientôt son jugement à propos de l'Italie de Mussolini, qu'il qualifie de Napoléon Primaire, tout comme il dressera, dès 1932 un violent réquisitoire contre le nazisme. Face à cette montée des dictatures à nos frontières, apparaît le désir de Suarès de vanter la douceur de vivre en Provence et la grandeur de sa ville natale, Marseille, dans un texte souvent sulfureux, que ses compatriotes n'ont pas pleinement apprécié, mais qui est pourtant un poème d'amour en prose.

Nous en extrayons quelques lignes sous le titre "Vent" : "Par un matin de pierre dure, au temps de Pâques, entre avril et mars, si tu peux rester debout sur le balcon de Notre-Dame-de-la-Garde, quand souffle le mistral et que l'équinoxe joue à la balle avec les bateaux sur la mer, tu fais, sans quitter le roc, la traversée de la tempête la plus sèche qui soit au monde. Regarde Marseille sortir du sommeil, secouer la première paresse qui suit le réveil, et se ruer à la vie de nouveau. Tiens-toi ferme à la rampe. Tu es sur le pont du plus haut bord entre tous les navires....Le ciel craque. La grande haleine éparpille le soleil en poudre d'or....Serre-toi dans tes hardes, fais la momie dans ton manteau : ce vent te coupe la peau et te pèle à la pointe du couteau.... Et là haut, Marsiho est nue. Le mistral lui arrache tous ses vêtements et la nudité révèle la splendeur de la ville."

"Jamais, écrit encore Suarès, je n'ai mieux senti qu'à Marseille, combien l'art est peu de choses au prix de la vie...La beauté de la vie l'emporte de tout le poids du monde réel sur la beauté de l'art et l'oeuvre du génie...Rien n'est plus beau que ces chefs d'oeuvre éphémères, que l'action, l'amour, le plaisir ou le jeu font naître, et qui disparaissent avec l'heure."

Désormais, Suarès connaît l'ennui du voyage qu'il décrivait déjà dans *Sur la Vie* en 1909 : "Si je reste où je suis, je veux fuir ma demeure. Et si je voyage, je voudrais fuir les lieux étrangers où je suis. C'est l'imagination qui veut que l'on s'en aille. C'est le fait qui voudrait qu'on ne s'en fût pas. Je ne suis plus l'enfant que je ne fus jamais sans doute, mais que je crois avoir été. Ou plutôt j'en suis un autre. Je ne vois pas les objets comme je les imagine. Ils ont d'autres qualités...Aujourd'hui (en 1909 donc), je compare ce que je vois à ce que j'imagine, et, même si les deux images sont de moi au même titre, elles ne coïncident plus fatalement. Je les mesure l'une à l'autre et je rêve de la différence. Rêver, enfin, c'est être enfant. Qu'il est bon de garder cette enfance ! Ouvrir des yeux ingénus sur le monde, puisse l'âme du monde ne m'en jamais refuser le privilège !"

Ce repli sur sa terre natale ne datait pas de la montée des périls, au cours des années trente. En 1909, Suarès, qui avait quitté Marseille douze ans plus tôt, consacrait déjà à la Provence des pages passionnées dans *Idées et Visions*. Ses lettres à Bourdelle, Bounoure, Pottecher débordaient de tendresse pour sa région d'élection.

Le 22 avril 1909, à Toulon, il écrit de la villa La Simiane, où l'un de ses mécènes, Maurice Latil, l'accueille fréquemment, à Maurice Pottecher : "J'ouvre la fenêtre. L'odeur des roses m'enivre. L'air a la saveur d'une fraise. Les étoiles trempent dans la mer. Il me semble que je rêve".

Le 21 novembre 1923, de Carqueiranne, il adresse ce message à Bourdelle : "Je ne suis pas un homme de cette heure-ci, pédante et sèche...Un peu d'huile pure, du pain frais, bien blanc, bien levé, et bien cuit, des fruits immaculés et des figues, et il ne m'en faut pas plus, pourvu que j'aie le ciel et le soleil."

Le 21 juillet 1926, toujours à Bourdelle, il écrit des Baux : "Je suis aux Baux chez Jou... Les Baux, je ne sais pas de lieu plus admirable. Ce paysage nous sépare de tout ce qui nous offense, de tout ce qui nous tue par le bas, de tout l'accident. Il nous rend à la plus haute part de nous-mêmes, la seule réelle ; il nous en fait une vocation...Aux Baux, la grandeur a du charme et le charme est plein de grandeur."

De 1920 à 1938, Suarès se rend vingt fois en Provence. Au cours de ses différents séjours, il remplit des dizaines de carnets de notes et rédige des centaines de pages. Celles consacrées à Marseille voient le jour en 1930, illustrées par Louis Jou. D'autres ne seront publiées qu'en 1993, par mes soins, chez Edisud, sous le titre *Provence*, avec des dessins originaux d'André Hambourg; Malheureusement, les textes consacrés à Saint-Tropez, Saint-Maximin, Fréjus et le haut-Var ont été perdus. Dès 1922, Suarès avait établi un plan pour cet ouvrage qui ne trouva pas d'éditeur : Avignon, Arles, Tarascon, Beaucaire, Saint-Gilles, Montmajour, Saint Rémy de Provence, Les Baux, Toulon, Aubagne, Marseille....

Au fil de ces pages, on sent palpiter le coeur de Suarès. Provence traduit à la fois l'infinie tendresse de l'écrivain pour sa terre natale et les regrets d'avoir consenti à son exil parisien.

Dans un climat roboratif, il écrit des récits rustiques, fleuris de poésie. C'est un Condottière pastoral qui, contrairement à celui du *Voyage*, entre de plain-pied dans l'existence quotidienne des paysans. Le passé lui revient dans le creux de la main et lui dicte des thèmes inspirés par le peuple. Mais ses textes vont au-delà de l'anecdote. Les Baux, grand roc désolé,



encore ignoré des touristes, substituent à la solitude parisienne de l'écrivain un isolement plus salubre, loin des modes et des intrigues. De ce nid d'aigle, il jette un regard sur la plaine et retrouve la joie du coeur.

A Jacques Doucet, son mécène, il écrit en 1921 : "L'odeur de la colline provençale est un baume, même pour l'âme. Je ne puis résister aux senteurs du thym, des narcisses et de la résine. Est-il possible de contempler les oliviers et de ne point faire en soi l'harmonie, de n'être pas meilleur ?"

En passant par Arles, Suarès s'attarde sur la plus noble production de la Provence : "Arles a la couleur blanche et grise de la farine telle qu'elle sort des moulins entre Montmajour et Saint Rémy. Vous ne savez pas encore le goût de blé dur, la saveur unique du pain provençal, qu'il soit pétri ou en bannette, en couronne ou en pompe. Et comme il est cuit au four chauffé par les aiguilles et le bois de pin, il a l'odeur de la colline, et juste assez de sel pour sentir la marine. La croûte un peu brûlée, je le préfère aux gâteaux. Et vous saurez ce que vaut la mie rassise, quand vous mangerez les tranches d'une bouillabaisse de pêcheur, aux Martigues ou d'une dame bien née à Toulon ou Marseille. Pas une butte qui n'ait eu son moulin, sans ailes et sans meunier. Aujourd'hui, le grand vent est furieux de ne plus moudre le blé des hommes et d'être inutile à les nourrir, lui qui descend de la montagne pour tout faire, comme un grand berger au manteau bleu. Il n'en souffle maintenant qu'avec plus de folie.

Prenez les maisons de Provence pour la mie, et les façades pour la croûte un peu dorée au soleil. La pierre est le pain d'un pays..."

Au terme de ses ballades provençales, Suarès lâche le cri du coeur : "Et qu'allons-nous faire ailleurs ? Quel démon nous incite à l'exil ? Quelle absurde idée, quelle sottise folie de sacrifier le bonheur possible à la chimère de l'ambition et de la gloire ! ..... On perd sa vie pour la gagner. Etre soustrait à cette fatalité, tel est l'avantage d'une naissance riche et aisée. Mes héros ont eu ce bonheur presque tous. Et naître en Provence vous l'assure déjà à moitié. On peut y vivre à moindres frais. L'essentiel y coûte peu. On est là naturellement sobre. Le soleil nourrit et chauffe. Le climat aide à l'esprit et le dérobe aux criaillements de la matière. Etre un pauvre sans en souffrir, ni même s'en apercevoir, voilà une vertu d'aristocrate."

Suarès reverra une dernière fois le sud, dans des circonstances plus dramatiques. Poursuivi, pendant l'occupation, par la Gestapo et la Milice, ses oeuvres placées sur la liste Otto, proscrit et menacé, Suarès se réfugie d'abord à Bonnat (Creuse), puis à Antibes. Il loge à l'hôtel de la Mer, qui n'existe plus aujourd'hui et il est aidé par un couple de résistants, les Girard, qui sont les parents de l'actrice Danièle Delorme. Sur le point d'être arrêté, il échappe à ses bourreaux pour se terrer chez un autre ami, Pierre de Massot, à Pontcharra-sur-Turdine, près de Lyon.

Quelques années après sa mort, survenue en 1948, les cendres de Suarès seront transférées aux Baux. Il repose, selon ses dernières volontés, dans "le sage petit enclos, dont rien ne peut troubler le silence et la paix sereine." Il a choisi le Roc élu comme dernière demeure, "car, a-t-il écrit, le désert en Provence n'est pas triste : le roc est un palmier de lumière".

Sur la dalle de marbre nue, un nom et deux dates, naissance et mort. L'épithaphe qu'il s'était composée n'y a pas été gravée. Il ne l'avait finalement pas voulue :

"Laissez-moi loin de toute route,  
Si seul que j'ai toujours vécu,  
Que le ciel et le vent écoutent  
Mon silence de grand vaincu."

Suarès a sans doute voulu ainsi défier l'oubli dont il a souffert. Le farouche rocher des Baux symbolise sa passion de la grandeur, sa haine du vulgaire, son rejet de l'injustice. A Pottecher, il écrivait dans les années 20 une sorte de profession de foi : "Voici ma doctrine, si je pouvais en avoir une : porter l'individu à sa plus haute puissance, l'élever à toute la noblesse possible, le conduire au sommet où il doit comprendre que le sacrifice de soi à ce qu'il y a de beau et de plus éternel est la loi même de sa valeur propre et de sa force égoïste".

La Condottière passionné a fini sa course là où il l'a voulu. Son ambition fut de réunir les peuples européens autour de leurs multiples cultures et d'en faire une mystique commune à tous. Suarès aura été ainsi la voix prophétique de sa génération et de celle des temps futurs. Le lire, l'écouter, c'est aider à mieux assurer notre survie.

Comment expliquer cependant cette longue absence de reconnaissance publique, sinon de notoriété ? Incapable de se porter au devant de la gloire, Suarès a vainement attendu qu'elle vienne à lui. De dominateur, il devint victime pour mieux endurer les épreuves et les surmonter. Aurait-il pu d'ailleurs supporter l'existence parmi les hommes s'il ne s'était glorifié en permanence de sa défaite temporelle ?

Aurait-il été capable de tant de courage, d'obstination, d'héroïsme s'il avait connu la consécration ?

Suarès a constamment tenté de comprendre ou de percer les mystères de la vie. Il voulait "entendre battre dans son cœur le cœur du monde". Les voyages l'y ont aidé, comme il l'a écrit dans son introduction au Condottière :

"Le voyageur est encore ce qui importe le plus dans un voyage, car tant vaut l'homme, tant vaut l'objet... Voir n'est pas commun. La vision est la conquête de la vie. Le monde est plein d'aveugles aux yeux ouverts....Un beau voyage est une oeuvre d'art, une création... A mesure qu'il voit du pays, c'est lui-même (le voyageur) qui vaut mieux la peine d'être vu. Voilà pourquoi le voyage est si beau quand on l'a derrière soi : il n'est plus et il demeure".

Voilà pourquoi, aujourd'hui, Suarès est toujours parmi nous.